

Irvin Yalom

PRIX DES
LECTEURS
DU LIVRE
DE POCHE

Le Problème Spinoza

Le
Livre
de
Poche

IRVIN YALOM

Le Problème Spinoza

ROMAN TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR SYLVETTE GLEIZE

Le Livre de Poche remercie Gaalade Éditions
pour la parution de cet extrait.

GALAADE ÉDITIONS

I

Amsterdam, avril 1656

Tandis que les derniers rayons de lumière ricochent sur les eaux du Zwanenburgwal, Amsterdam ferme boutique. Les teinturiers rassemblent leurs étoffes – magenta, cramoisies – qui sèchent sur les berges de pierre du canal. Les marchands remontent leurs auvents et remballent leurs étals. Quelques travailleurs qui rentrent chez eux d'un pas pesant font une halte dans les baraques à harengs qui longent le canal. Ils y avalent un repas sommaire accompagné de gin avant de poursuivre leur chemin. Amsterdam se meut lentement : la ville est en deuil, elle se remet à peine de la peste qui, seulement quelques mois plus tôt, a tué un habitant sur neuf.

À quelques mètres du canal, au 4 de la Breestraat, un Rembrandt van Rijn ruiné et légèrement éméché met la dernière touche à son tableau *Jacob bénissant les fils de Joseph*, il y inscrit son nom en bas à droite, jette sa palette à terre, et descend l'étroit escalier en colimaçon qui se trouve derrière lui. La maison, qui

trois siècles plus tard le commémorera en devenant son musée, est ce jour-là témoin de son humiliation. Elle grouille des futurs enchérisseurs qui se préparent pour la vente de tous les biens de l'artiste. Il écarte avec rudesse les badauds présents dans l'escalier, passe la porte d'entrée, hume l'air iodé, et se dirige en trébuchant vers la taverne du coin.

À Delft, soixante-dix kilomètres au sud, un autre artiste commence, lui, à connaître le succès. À vingt-trois ans, Johannes Vermeer pose un ultime regard sur sa dernière toile, *L'Entremetteuse*. Il l'examine de droite à gauche. D'abord la prostituée dans une jaquette au jaune éclatant. Bien. Bien. Le jaune irradie comme un soleil lustré. Et le groupe d'hommes qui l'entoure. Excellent – chacun d'eux pourrait tout à fait sortir de la toile et entamer ici une conversation. Il se penche pour saisir au plus près l'imperceptible mais perçant regard du jeune sybarite au chapeau de dandy. Vermeer hoche la tête devant ce moi en miniature. Parfaitement satisfait, il inscrit son nom avec panache en bas à droite de la toile.

Revenons à Amsterdam. Au numéro 57 de la Breestraat, à deux rues seulement de la maison de Rembrandt où se prépare la vente aux enchères, un marchand de vingt-trois ans (né quelques jours à peine avant Vermeer, qu'il admirera mais ne rencontrera jamais) s'apprête à fermer sa boutique. Il semble bien délicat et bien gracieux pour un boutiquier. Ses traits sont parfaits, il a un teint d'olive sans défaut, de grands yeux sombres et expressifs.

Il jette un ultime regard autour de lui : la plupart des étagères sont aussi vides que ses poches. Des

pirates ont intercepté sa dernière cargaison en provenance de Bahia et il n'y a plus ni café, ni sucre, ni cacao. Une génération durant, la famille Spinoza a dirigé une affaire prospère de négoce en gros avec de lointains pays, mais aujourd'hui les frères Spinoza – Gabriel et Bento – en sont réduits à tenir un petit magasin de détail. Inspirant l'air poussiéreux, Bento Spinoza découvre avec résignation les déjections de rat à l'odeur fétide mêlée à celle des figues et des raisins secs, du gingembre confit, des amandes et des pois chiches, comme aux vapeurs de l'âcre vin d'Espagne. Il franchit le pas de la porte et entame son combat quotidien avec le cadenas rouillé qui ferme la boutique. Une voix inconnue exprimant dans un portugais guindé le fait sursauter.

« Êtes-vous Bento Spinoza ? »

Spinoza se retourne et se retrouve face à deux étrangers, deux jeunes hommes apparemment épuisés qui semblent avoir fait un long voyage. L'un est grand, il a une tête massive et osseuse qu'il tient penchée vers l'avant comme si elle était trop lourde à soutenir. Ses habits sont de bonne qualité mais tachés et fripés. L'autre porte des guenilles de paysan et reste derrière son compagnon. Il a le cheveu long, emmêlé, des yeux sombres, un menton et un nez forts. Il se tient raide. Seuls ses yeux sont mobiles, il a un regard de têtard apeuré.

Spinoza salue prudemment sans un mot.

« Je suis Jacob Mendoza, dit le plus grand des deux. Nous voulons vous voir. Nous devons vous parler. Voici mon cousin, Franco Benítez, que je viens tout juste d'aller chercher au Portugal. » Jacob étreint l'épaule de Franco. « Mon cousin traverse une crise.

— Oui, répond Spinoza. Et ?

— Une crise sévère.

— Oui. Mais pourquoi vous adresser à moi ?

— On nous a dit que vous étiez celui qui apporte de l'aide. Le seul peut-être.

— De l'aide ?

— Franco a perdu la foi. Il met tout en doute. Les rituels religieux. La prière. Même la présence de Dieu. Il a peur constamment. Il ne dort plus. Il parle de se tuer.

— Et qui vous a, à tort, envoyé ici ? Je ne suis qu'un marchand qui gère un petit négoce. Et sans grand succès, comme vous le voyez. » Spinoza désigne la vitrine couverte de poussière derrière laquelle on aperçoit les étagères vides. « Le rabbin Morteira est notre guide spirituel. C'est lui qu'il vous faut aller trouver.

— Nous sommes arrivés hier, et ce matin telle était notre intention. Mais notre hôte, un lointain cousin, nous l'a déconseillé. "Franco a besoin de quelqu'un qui l'aide, et non pas de quelqu'un qui le juge", a-t-il dit. Il nous a expliqué que le rabbin Morteira montrait de la sévérité envers ceux qui doutent, et qu'il pensait que tous les juifs du Portugal qui se convertissent au christianisme risquent la damnation éternelle, même forcés de choisir entre la conversion et la mort. "Le rabbin Morteira ne fera qu'aggraver l'état de Franco, a-t-il dit. Allez voir Bento Spinoza. Il est un sage en la matière."

— Quelles paroles que celles-ci ! Je ne suis qu'un marchand.

— Il dit que si vous n'aviez été contraint d'entrer dans les affaires à la mort de votre frère aîné et de

votre père, vous seriez le nouveau grand rabbin d'Amsterdam aujourd'hui.

— Je dois vous quitter. J'ai un rendez-vous à honorer.

— Vous allez à la synagogue pour l'office du shabbat ? Oui ? Nous aussi. J'y emmène Franco, car il doit commencer par retrouver la foi. Pouvons-nous faire le chemin avec vous ?

— Non, j'ai un autre rendez-vous.

— De quelle sorte ? demande Jacob avant de se reprendre aussitôt. Pardon, cela ne me regarde pas. Pouvons-nous vous rencontrer demain ? Accepteriez-vous de nous aider à l'occasion justement du shabbat ? Cela est permis, puisque c'est une *mitzvah*. Nous avons besoin de vous. Mon cousin est en danger.

— Étrange. » Spinoza secoue la tête, perplexe. « Jamais je n'ai entendu pareille requête. Je suis désolé, mais vous vous trompez. Je ne puis rien pour vous. »

Franco, qui a gardé les yeux fixés au sol pendant que Jacob parlait, relève à présent le front et prononce ses premières paroles : « Je demande peu, uniquement quelques échanges avec vous. Refuserez-vous d'aider un frère juif ? C'est votre devoir envers un voyageur. J'ai dû fuir le Portugal tout comme votre père et votre famille ont dû fuir, pour échapper à l'Inquisition.

— Mais que puis-je...

— Mon père a été brûlé sur le bûcher il y a exactement un an. Son crime ? Des pages de la Torah ont été trouvées enterrées derrière notre maison. Le frère de mon père, le père de Jacob, a été assassiné peu de temps après. J'ai une question : quel est ce monde où le fils sent l'odeur de la chair brûlée de son père ? Où

est le Dieu qui a créé ce monde-là ? Pourquoi permet-il pareilles choses ? Me blâmez-vous de m'interroger ? » Franco plante longuement son regard dans celui de Spinoza avant de poursuivre. « Un homme dont le nom est "Béni" – Bento en portugais et Baruch en hébreu – peut-il refuser de me parler ? »

Spinoza hoche la tête avec gravité. « Je parlerai avec vous, Franco. Demain, à la mi-journée ? »

— À la synagogue ? demande Franco.

— Non, ici. Retrouvez-moi ici à la boutique. Elle sera ouverte.

— La boutique ? Ouverte ? intervient Jacob. Mais le shabbat ?

— Mon jeune frère Gabriel représente la famille Spinoza à la synagogue.

— Mais la sainte Torah, insiste Jacob, sans tenir aucun compte de Franco qui le tire par la manche, la Torah énonce la volonté de Dieu : on ne travaille pas le jour du shabbat, et l'on passe ce saint jour à Le prier et à accomplir des *mitzvahs*. »

Spinoza se tourne vers lui et doucement, comme un maître à un jeune disciple, interroge : « Dites-moi, Jacob, croyez-vous en un Dieu tout-puissant ? »

Jacob acquiesce sans un mot.

« En un Dieu parfait ? Qui se suffit à Lui-même ? »

Jacob acquiesce de nouveau.

« Alors sûrement vous en conviendrez, par définition un être parfait qui se suffit à lui-même n'a pas de besoins, ni d'insuffisances, ni de souhaits, ni de volontés. N'est-ce pas ? »

Jacob réfléchit, hésite, puis en convient avec méfiance. Spinoza note un début de sourire sur les lèvres de Franco.

« Alors, poursuit Spinoza, je suggère qu'il n'y a pas de volonté de Dieu en ce qui concerne le comment, ni même le pourquoi Le glorifier. Donc permettez-moi, Jacob, d'aimer Dieu à ma façon. »

Franco écarquille les yeux. Puis il regarde Jacob comme pour dire : « Tu vois, tu vois. Le voilà l'homme que je cherche. »

II

Reval, Estonie, 3 mai 1910

Heure : 16 heures.

Lieu : un banc dans le grand corridor devant le bureau du principal de la Petri-Realschule, Herr Epstein.

Sur le banc, Alfred Rosenberg s'impatiente, il a seize ans et se demande pourquoi il a été convoqué au bureau du principal. Alfred a le torse maigre, des yeux gris-bleu, un visage germanique bien proportionné, une mèche de cheveux châtain qui lui barre le front exactement selon l'angle désiré. Pas de cernes sombres autour des yeux ; ils lui viendront plus tard. Il a le menton dressé. Peut-être par défi. Mais les poings qu'il serre et desserre trahissent l'appréhension.

Il ressemble à tout le monde et à personne. Le voilà presque un homme, avec la vie devant lui. Dans huit ans il quittera Reval pour Munich et deviendra un prolifique journaliste antibolchevique et antisémite. Dans neuf ans il entendra, lors d'un meeting du Parti des travailleurs allemands, le discours vibrant d'une nouvelle recrue, un vétéran de la Première Guerre

mondiale du nom d'Adolf Hitler, et Alfred adhérera au parti peu après Hitler. Dans vingt ans il posera sa plume avec un sourire de triomphe ayant mis un point final à son ouvrage, *Le Mythe du XX^e siècle*. Avec un million d'exemplaires vendus, ce texte va devenir un best-seller et fixer dans leurs grandes lignes les fondements idéologiques du parti nazi, justifiant l'extermination des juifs d'Europe. Dans trente ans ses troupes feront irruption dans un petit musée néerlandais à Rijnsburg et confisqueront la bibliothèque personnelle de Spinoza et ses cent cinquante-neuf volumes. Dans trente-six ans ses yeux aux cernes brunâtres s'affoleront et il secouera la tête pour répondre « non » à la question du bourreau américain qui va le pendre à Nuremberg : « Avez-vous quelque chose à dire ? »

Le jeune Alfred entend l'écho des pas qui approchent dans le corridor et, voyant arriver Herr Schäfer, son professeur d'allemand et directeur d'études, il se lève et se tient droit comme un piquet pour le saluer. Herr Schäfer se contente de froncer le sourcil et de secouer la tête lentement en passant devant lui avant d'entrer chez le principal. Mais sur le pas de la porte, il hésite, se retourne vers Alfred, et sans dureté dans la voix murmure : « Vous me décevez Rosenberg, vous nous décevez tous, vous avez fait montre d'un piètre jugement dans votre déclaration d'hier soir. Un piètre jugement que n'efface pas votre élection comme délégué de classe. Je continue pourtant de croire que vous n'êtes pas totalement dépourvu d'avenir. Vous allez obtenir votre diplôme d'ici quelques semaines. Ce n'est pas le moment de faire l'imbécile. »